



ERNEST PIGNON-ERNEST, L'INCOMPARABLE

Alors que le Fonds Leclerc met l'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest en grand, voire grandeur nature avec des tirages monumentaux de ses photographies documentant ses affichages dans la ville, retour sur les fondamentaux de son art. **PAR PASCAL BONAFoux**

Ernest Pignon-Ernest

Fonds Hélène & Édouard Leclerc pour la Culture, Landerneau
Du 12 juin 2022 au 15 janvier 2023
Commissariat : Jean de Loisy

Que, d'emblée, les choses soient claires. L'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest ne peut pas, ne doit pas être associée avec l'équivoque street art qui confond peintures murales cache-misère d'une architecture indigente, graffitis et tags brouillons. Et pas grand-chose à voir, si ce n'est rien, avec, par exemple, une gamine à laquelle échappe un ballon rouge, gamine reproduite avec le même pochoir sur une feuille déchiquetée en 2018 lors d'une vente aux enchères chez Sotheby's où elle venait d'être adjugée pour un peu plus d'un million d'euros, ce qui a permis à la gamine, à son ballon, et enfin au cadre broyeur qui surprie les enchérisseurs, d'être adjugés trois ans plus tard pour près de vingt-deux millions d'euros. Frisque qui est sans doute la démonstration par l'absurde la plus efficace qui soit de la spéculation qui a fait main basse sur l'art contemporain et son marché. Ou comment prétendre la dénoncer et en tirer profit. Ainsi soit-il.

L'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest n'a, il faut le dire et le redire, rien de commun avec les facilités, les vulgarités et les équipées grossières de ce street art. Quand bien même depuis 1966,

Vue de l'exposition *Ernest Pignon-Ernest*,
Fonds Hélène & Édouard Leclerc, Landerneau, 2022.
Salle « Pasolini, si je reviens ».



cause fatale du malentendu, il est le premier à avoir fait de la rue le lieu privilégié de ses interventions. De, dans le désordre, Paris à Certaldo, de Nice à Johannesburg, de Naples à Valparaiso, de Brest à Alger, etc. Parcours qui, on se donnera la peine de le noter, n'a rien de commun avec celui de ceux qui tiennent, de foire en biennale et en salle des ventes, à être adoués par cette infailibilité qui s'est arrogée le pouvoir de définir ce que doit exclusivement être l'art contemporain.

C'est avec la mémoire que dialogue l'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest. Laquelle mémoire peut être inconfortable... C'est celle des communards

fusillés sans procès dans les rues de Paris, sur la butte Montmartre comme au Père Lachaise et à la Butte aux Cailles pendant la semaine sanglante, entre le 21 et le 28 mai 1871, c'est celle des manifestants, morts dans l'escalier de la bouche de métro de la station Charonne le 8 mai 1962 pour avoir dénoncé la violence de l'OAS, c'est celle de ces expulsés contraints, balluchon sur l'épaule, valise en main, de quitter la

Ernest Pignon-Ernest. *Les Expulsés*. 1978-79, sérigraphies collées dans des quartiers populaires de Paris : Belleville, avenue d'Italie, Ménilmontant, ancienne gare de Montparnasse.

À droite : Ernest Pignon-Ernest. *Le Soupirlail*, Naples. 1988-91.

maison qui doit être démolie par la spéculation immobilière, c'est celle du jeune mathématicien Maurice Audin, torturé en 1957 jusqu'à la mort pour avoir fait le choix d'une Algérie indépendante, c'est celle de l'abjection du pouvoir de l'apartheid et des morts provoqués par le sida en Afrique du Sud, c'est celle des ouvriers d'usine de Grenoble conduits vers le désespoir et la mort... incomplète énumération d'interventions qui, si elles sont « engagées », ne doivent pas être confondues avec des tracts. S'il vient l'envie de dédaigner ces œuvres parce qu'elles passeraient pour être « de circonstance », il faut se souvenir alors que les *Châtiments* de Victor Hugo sont aussi « une poésie de circonstance ». (On n'a pas fini, à la lecture ou à la relecture de ces poèmes, de se demander si ce sont les circonstances qui n'ont pas changé ou si ce sont sa clairvoyance et sa lucidité qui ne cessent pas d'être contemporaines...) Les dessins d'Ernest Pignon-Ernest proclament comme Hugo l'a fait : « Voilà ce qu'on a vu ! l'histoire le raconte / Et lorsqu'elle a fini pleure, rouge de honte. » Et peut-être Ernest Pignon-Ernest se souvient-il de cet ordre donné par Hugo, dans les *Châtiments* encore : « Ton rôle est d'avertir et de rester pensif. »

Ce n'est à l'évidence pas un hasard si la poésie, si les poètes dont il a dessiné les portraits, accompagnent depuis toujours l'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest. De Rimbaud à Neruda, de Pasolini à Desnos, de Genet à Artaud, de Jacques Stephen Alexis à Nerval... Sans doute parce qu'il est convaincu, comme Nathalie Sarraute qui l'écrivit, que « la poésie, dans une œuvre, c'est ce qui fait apparaître l'invisible ». C'est cet invisible qu'il révèle avec ses sérigraphies immiscées sur les murs, avec ces feuilles d'un papier journal emportées en quelques semaines par la malveillance qui les lacère et la pluie qui les résorbe. C'est à Naples, où il est intervenu à plusieurs reprises, qu'Ernest Pignon-Ernest s'est confronté à lui plus que nulle part ailleurs. Il y a un peu plus de cinquante ans, Pier Paolo Pasolini assura qu'il était « inconcevable qu'un grand peintre (pour un *petit maître*, c'est possible), un grand peintre poète au plein sens du mot, soit issu d'une petite culture ». Affirmation vérifiée par Ernest Pignon-Ernest. Ce sont les détails de près d'une vingtaine d'œuvres de Caravage qu'il a cités, convoqués sur les murs de Naples. Comme d'autres de Luca Giordano, de Ribera, de Sodoma, d'Artemisia Gentileschi ou encore de Massimo Stanzione...







C'est ainsi qu'un matin, deux vieilles femmes ont découvert, collée dans la nuit sur le mur devant lequel elles mettaient en place leur étal, une citation de la *Mort de la Vierge* peinte par Caravage à Rome vers 1604. Quelles aient su ou pas que la toile était conservée au musée du Louvre importe peu. Si elles ont adopté cette image devant laquelle, imperturbables, elles ont continué de vendre des cigarettes de contrebande et des serpillères comme elles le faisaient depuis des années, c'est qu'elles ont reconnu dans cette femme qui vient de rendre l'âme la mémoire de leur ville hantée de famines, d'épidémies, d'émeutes et de destructions.

De la même manière, pour deux autres compositions, celle distribuée dans des cabines téléphoniques en 1996 et celle des *Extases*, mise en place pour la première fois en 2008 dans la chapelle Saint-Charles d'Avignon, Ernest Pignon-Ernest « cite » des œuvres anciennes. Une fois encore, peu importe que l'on reconnaisse dans cet homme à la nuque rabattue un dessin de

Michel-Ange, que l'on puisse dire que le drapé qui couvre et découvre les corps de ces femmes qui, d'Hildegarde de Bingen à Madame Guyon en passant par Thérèse d'Avila, ont fait l'expérience mystique la plus absolue, a pour « modèle » une sculpture du Bernin.

Comparable à aucune autre, l'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest, qui conjugue l'anachronisme comme elle lève l'indignation politique et convoque l'éternité de la spiritualité et fait le choix de l'éphémère, accompagne « cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge » évoqué par Baudelaire parce qu'elle est, comme celles des peintres qu'énumère son poème *Les Phares*, « le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité ». ■

À LIRE

Ernest Pignon-Ernest.

André Velter. Gallimard, nouvelle édition augmentée, 360 p. – 50 €

Ernest Pignon-Ernest.

Dans la lumière déchirante de la mer, Pasolini assassiné.

Textes de André Velter, Karin Espinosa, Ernest Pignon-Ernest.

Actes Sud, 80 p. – 25 €

Ernest Pignon-Ernest.
Derrière la vitre.
1996-98, sérigraphies collées sur
des cabines téléphoniques de Lyon,
Paris et Malakoff.

Ci-dessus : Vue de l'exposition *Ernest Pignon-Ernest*,
Fonds Hélène & Édouard Leclerc, Landerneau, 2022.
Études pour Victor Segalen. 2022.